

# La naissance de *Christus*

Maurice GIULIANI et Henri MADELIN s.j.

*Fondateur de la revue Christus, le P. Giuliani (1916-2003) en fut le rédacteur en chef de 1954 à 1963. Il a publié L'accueil du temps qui vient. Etudes sur saint Ignace de Loyola (Bayard, 2003), recueil de ses principales études écrites dans la revue, ainsi que L'expérience des Exercices spirituels dans la vie (Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 2003). Nous remercions vivement le P. Madelin, rédacteur en chef d'Etudes, d'avoir bien voulu nous autoriser à reproduire cet entretien paru en annexe du numéro spécial d'avril 2000 : Etudes : histoire d'une revue. Des origines au Concile Vatican II (1856-1965).*

**Henri Madelin :** *En 1954, dans la proximité de la revue Etudes, a lieu la naissance de la revue Christus. Comment s'est déroulée cette naissance ?*

**Maurice Giuliani :** En janvier 1954 paraît le premier numéro d'une revue qui se présentait comme une « revue de spiritualité ignatienne », voulant prendre place dans le concert des recherches et des tendances de notre génération. « Saint Ignace eût aimé notre temps », est-il écrit dans l'éditorial du premier numéro. « Devant la gravité parfois exceptionnelle des problèmes qui se posent à nos consciences, il nous a semblé que l'heure était étonnamment favorable pour marquer l'actualité de son message. » Les années passant, pouvons-nous aujourd'hui

d'hui confirmer la tranquille assurance des premières intuitions qui donnèrent naissance à la revue ? Oui, si nous accueillons comme un signe la réponse des lecteurs. En dix ans, la revue s'attacha dix mille abonnés. Comment expliquer cette adhésion qui fut presque une ferveur ? Je vais rappeler des souvenirs encore vivants dans ma mémoire.

*H.M. Qu'est-ce qui a motivé la décision de créer cette revue ? Pouvez-vous nous en expliquer les raisons et nous dire comment cela s'est passé ?*

M.G. La décision de fonder *Christus* est évidemment liée à la situation théologique et spirituelle de la Compagnie et de l'Eglise en France à cette époque. Nous sommes — je le rappelle — en 1954. D'après ce que j'en ai perçu au moment où je recevais mission de m'engager totalement dans ce travail, et d'après l'ensemble des documents que j'ai pu consulter dans les Archives de la Compagnie, trois facteurs me semblent avoir été déterminants.

Le premier facteur est le climat de profond désarroi qui, dans les années 1950-53, brisait l'élan d'un bon nombre de jésuites. Je ne veux pas brosser ici un tableau que les historiens ont déjà largement présenté. Il suffit de rappeler qu'à cette époque est publié *Humani generis*, cette encyclique qui a eu des conséquences sur les équipes de théologiens jésuites et qui a abouti au démantèlement des corps enseignants, à Fourvière notamment. Nous sommes en pleine période d'efflorescence, et bientôt ce sera la fin de l'expérience des prêtres ouvriers. La Compagnie française se trouve, en termes spirituels, dans la « désolation ». Je mets ce mot entre guillemets parce que c'est un mot des Exercices. « Désolation » : un peu de découragement, de la tristesse, l'impression que Dieu est loin et que l'on n'arrive pas à avancer. Il fallait donc redonner courage et permettre à la foi des croyants, et spécialement des jésuites qui étaient attelés à des tâches difficiles, de s'exprimer sans peur, de se tourner vers l'avenir sans rester toujours dans l'aridité de cette période assez douloureuse sur le plan intellectuel.

C'était d'autant plus nécessaire que — deuxième facteur — l'épreuve apostolique provoquait plus d'une confusion au niveau même de l'identité jésuite. Je me rappelle qu'au cours de l'année 1953, alors que la revue n'avait pas encore commencé, les conseils que venaient me donner les uns et les autres témoignaient d'une divergence surprenante sur l'interprétation et l'adaptation des Exercices au monde contemporain, sur la structure des Ordres religieux dans la société moderne et, plus profondément, sur le discours à tenir quant à la spi-

ritualité ignatienne et à tout le vocabulaire par lequel elle s'exprime. J'ai commencé alors à percevoir la gravité de l'enjeu et compris que la décision de fonder *Christus* était en réalité la réaction du corps social de la Compagnie. Une espèce de travail d'enfantement de ce corps social, et nous savons que, dans un enfantement, il y a toujours des douleurs.

Le troisième facteur de décision est peut-être plus difficile à cerner, mais il me semble qu'un sentiment fort régnait : le désir de créer, dans le contexte moderne, un espace de libre recherche et de libre expression. Là où les portes se ferment, il faut en ouvrir d'autres ; là où il y a danger de confusion, il faut aider à discerner sans prétendre juger ni trancher. Sur ce point aussi, je me rappelle l'insistance du Père Provincial en me donnant la charge qui allait être la mienne. Relisant aujourd'hui le liminaire du premier numéro, j'y reconnais les mots qui ouvrent au respect de l'homme et à la grâce de Dieu.

*H.M. Peut-on dire quelque chose de l'environnement qui a permis la réussite de la revue ? Qu'est-ce qui se cherchait dans la société ?*

M.G. L'émergence de la revue a révélé tout ce qu'il y avait de foisonnements, d'aspirations, de travaux divers autour de saint Ignace et de son message. Dans les années 20, le P. de Grandmaison présentait, dans les *Recherches de Science Religieuse*, l'ouvrage magistral du P. Codina qui donnait un goût nouveau aux textes de saint Ignace, les sortant d'un cadre ascétique, rigide, un peu étroit, et les ouvrant à une connaissance nouvelle pour entrer dans la personnalité spirituelle du fondateur, demeurée pratiquement inconnue jusque-là. En même temps se poursuivaient dans les différents centres de travail de la Compagnie des travaux un peu fragmentaires, pas du tout dirigés par une autorité ou un but à atteindre, mais traduisant une sorte d'intérêt spontané ; celui-ci se manifestait en particulier dans les maisons de formation de la Compagnie et portait sur les Exercices, sur l'oraison, sur les points les plus importants de discernement. Sur d'autres points plus particuliers, il y avait le directoire des Exercices...

*H.M. Un travail technique sur les Exercices se répandait-il dans les esprits ?*

M.G. Cela ne se répandait pas vraiment parce que le travail de fond se faisait un peu dans le secret, de manière, non pas cachée, mais

assez peu publique. La plupart des jésuites suivaient les Exercices, mais ils ne les donnaient pas. C'était quelque chose qui manquait à l'époque. La revue n'a pas été fondée pour reprendre ce qui se faisait, mais elle a correspondu à un moment de cristallisation de quelque chose qui avait bougé dès les années 20. Sans doute la guerre, la résistance, le renouveau de l'Eglise des années 30, avaient-ils accéléré le mouvement.

H.M. *Que dire des premiers collaborateurs de Christus ?*

M.G. Pour réaliser une partie des travaux se sont présentés des collaborateurs spontanés. Quand *Christus* a commencé, j'ai vu, avec étonnement, arriver jusqu'à moi des documents qu'avaient préparés des hommes tels que le P. Rouquette, le P. Daniélou, le P. Mollat, le P. Holstein...

H.M. *Le P. Guillet peut-être...*

M.G. Le P. Guillet commençait, il était un peu plus jeune, un peu plus proche de moi. Daniélou et Rouquette avaient au moins dix ans de plus que nous.

H.M. *Peut-on dire que les hommes dont vous parlez ne se satisfaisaient pas de la théologie telle qu'elle était enseignée et essayaient de contourner les obstacles qu'ils avaient devant eux ?*

M.G. Ils ont fait spontanément ce que je disais tout à l'heure. Quand la porte se ferme, il faut chercher comment faire pour l'ouvrir. Il ne faut pas rester les bras croisés à se lamenter. Ils ont trouvé, dans saint Ignace et les textes ignatiens, une sorte de tremplin, de stimulant au travail, au service de l'Eglise. Le P. Guillet m'écrivait récemment, et je le cite : « Dès le premier jour, j'ai perçu que cette revue était le moyen de retrouver dans les Evangiles et les Ecritures la substance de la vie spirituelle. Ce fut toujours pour moi une vraie lumière. Cet accord entre les Ecritures et l'inspiration ignatienne a vraiment commandé une bonne part de mon travail. »

H.M. *Pour rester sur le terrain de l'environnement, je pense qu'un atout précieux pour vous, P. Giuliani, a été que vous sortiez de maisons de formation où vous aviez été en contact avec les jeunes générations. Vous connais-*

*siez non seulement les Pères dont on vient de parler, mais aussi les aspirations des générations plus jeunes.*

M.G. C'est vrai que j'avais été formé pour passer ma vie à enseigner la littérature française. J'avais commencé une thèse sur le surréalisme. Je connaissais à ce moment-là beaucoup de jeunes jésuites. Et, à la fin de mon Troisième An (l'année où les jésuites reviennent à un temps fort de spiritualité), au moment où je parlais au Père Provincial de ce travail littéraire que j'allais continuer, il m'a interrompu en me disant que tout était à reconsidérer.

H.M. *Il vous a donc été précieux de connaître la mentalité des jeunes générations. En Belgique aussi, vous aviez des amis...*

M.G. Les jeunes m'ont beaucoup aidé à définir les méthodes à promouvoir, à trouver les thèmes, la façon d'aborder les questions. Je suis allé demander des avis à de jeunes jésuites de cette époque : Moingt, Gauvin, Certeau, quelques autres encore qui travaillaient à des tâches intellectuelles dans une maison de la rue de Dantzig. Je leur ai porté mes premiers papiers, la présentation, la publicité. Comment présenter la revue pour qu'elle soit commercialisée ? Ils m'ont aussi beaucoup engagé à être plus proche du vocabulaire ignatien que je n'avais pas suffisamment respecté, à reprendre des termes comme « examen », « discernement » : il leur paraissait évident qu'il fallait en arriver là. Ces jeunes ont eu une grande influence sur moi à ce moment-là, parce que j'étais un peu hésitant devant quelques doutes, quelques ironies.

H.M. *En somme, on peut dire que le démarrage de Christus était risqué. Vous ne saviez pas bien comment cette revue allait pouvoir se faire. Vous étiez assez seul au départ. Vous devenez membre de la résidence de la rue Monsieur où était installée la revue Etudes. Vous avez été reçu gentiment, mais différemment selon les tempéraments. Personne n'a mis d'obstacle, mais vous perceviez parfois un certain scepticisme. Tout cela, dans l'action, s'est quelque peu effacé. S'il y avait un terrain favorable, comment pourrait-on le caractériser ?*

M.G. La création de la revue ne se comprendrait pas sans ce terrain favorable qui a été indispensable pour le départ et l'éclosion. Cet accueil s'est d'abord manifesté, à mon avis, par la naissance de la collection « Christus ». Dès que le projet de la revue a pris corps, la créa-

tion d'une collection de textes et de documents s'est imposée. Il y avait comme une exigence impérieuse de retour aux sources. Il fallait aller chercher les trésors enfouis d'une tradition peu banale, comprendre les textes. Non que la revue ait été fondée pour diffuser des textes anciens, mais elle ne pouvait vivre que si elle était soutenue par la référence explicite à des sources solides et porteuses d'une tradition. Il fallut évidemment attendre que les premiers volumes à paraître dans la collection soient prêts, mais ce délai n'empêchait pas de percevoir en quels lieux la revue trouvait sa source.

*H.M. Ne peut-on voir là une certaine analogie avec Sources chrétiennes, fondées pendant la guerre à Lyon ? Pour les jésuites appliqués à cette tâche, il s'agissait aussi de faire retour à des textes fondateurs et de contourner ainsi des obstacles qui maintenaient dans une atmosphère de dessèchement intellectuel.*

M.G. Le retour au passé n'a rien de passéiste. Il permet de fortifier notre présent, trouver nos sources, les fondements sur lesquels s'appuyer. Il me paraît évident que pour faire une revue du genre de celle que l'on m'avait demandé de faire, il importait de trouver un cadre, une certaine stabilité.

*H.M. Il me semble que parler ainsi, c'est restituer le climat de l'époque aussi : le retour à des textes, la recherche des fondements. Le mouvement liturgique s'est lancé dans une aventure semblable à celle entreprise par Sources chrétiennes pour la patristique.*

M.G. A l'intérieur de la revue *Christus*, chaque numéro comportait des textes qu'on appelle des « Textes anciens ». Là aussi, j'ai été un peu moqué : chercher des textes anciens, à quoi cela sert-il ? Mais j'ai maintenu cette exigence parce que cela me paraissait, au contraire, naturel et très important. C'est pour cela que, dans le premier numéro, se trouve un texte ancien qui a presque dix pages, le *Journal* de Nadal. En même temps que nous marquions ainsi l'orientation de la revue, nous indiquions la méthode de son progrès.

Je viens de faire allusion à ce besoin de sources, à ces textes anciens qui nous permettaient de vivre le présent avec plus de plénitude. C'était comme un temps d'attente, un temps de latence. En réalité, ce fut un temps très fécond. Ce travail sur les sources ignatiennes se révéla plein de richesses, mais aussi plein de questions : sur Ignace et son

visage, sur son œuvre et sa vie mystique. La revue était l'écho de ces recherches, mais aussi un puissant stimulant pour aller plus loin dans l'étude des documents anciens dont l'actualité devenait plus stimulante. Par ailleurs, un grand soutien venait de l'accueil fait au projet de création de la revue par des Pères vivant hors de France. Je pus en effet obtenir de retarder d'un an la sortie du premier numéro, afin de prendre le temps d'en débattre avec des spécialistes d'études ignatiennes, domiciliés surtout en Espagne et à Rome.

*H.M. Parlez-nous de ces rencontres dans les commencements.*

M.G. Je trouvais auprès des Pères d'Espagne et de Rome une information et un encouragement qui levèrent tous les doutes auxquels m'avaient habitué un certain nombre d'amis français. Je peux citer spécialement les PP. Calveras, Batllori, Leturia, Iparraguirre, Hugo Rahner. Leurs travaux mettaient fortement l'accent sur l'étude du vocabulaire des Exercices, sur la formation et l'évolution d'Ignace et de ses compagnons, sur les diverses tendances qui, aujourd'hui encore, se manifestent dans la Compagnie. Pendant plusieurs mois, je pus me familiariser avec des sources historiques qui devenaient autant d'ouvertures à la « spiritualité ignatienne ». Dès le premier numéro de la revue, la conviction m'a habité de plus en plus, jusqu'à l'évidence, que nous pénétrions là dans un champ encore trop peu exploré, mais susceptible de s'ouvrir aux problèmes posés à notre conscience moderne.

Confirmant le soutien des Pères, qui ainsi acceptaient de donner leur collaboration vinrent les réactions d'amis jusque-là inconnus, qui avaient entendu parler de la création prochaine de la revue, avant de faire connaissance avec le premier numéro, et qui venaient spontanément dire leur accord et leur joie. C'étaient souvent des hommes et des femmes qui ne s'intéressaient pas aux questions internes de la Compagnie ni aux discussions entre spécialistes (il y eut très vite un tiers de laïcs parmi les abonnés), mais des amis qui cherchaient tout simplement à réfléchir sur leur vie spirituelle. Le plus émouvant était l'amitié de missionnaires vivant dans de dures conditions d'isolement et qui disaient leur communion avec nous.

Tout cela constituait l'environnement dont je viens de parler. La revue était bien au cœur du travail à accomplir, mais elle était créatrice d'échanges et de recherches qui donnaient à la spiritualité ignatienne une solidité incontestable. Les hésitations du début avaient entièrement disparu. Un de mes anciens professeurs de théologie

m'avait écrit, après la diffusion des premières feuilles publicitaires, qu'il fallait abandonner franchement des mots comme « discerner », « motions », etc. Suivre son conseil eût été aller contre le mouvement de vie qui se manifestait, au contraire, autour de ces mêmes mots, riches d'un passé qui redevenait intensément actuel.

Pour fonder la revue, il a bien fallu une décision et un acte officiel, mais je n'hésite pas à dire que la revue s'est fondée elle-même, c'est-à-dire en libérant des forces qui se trouvaient comme en attente. Pour comprendre cette situation, deux témoignages me semblent assez éclairants. Le premier est celui du P. Ravier, qui joua un rôle capital pour faire aboutir ce projet auquel il était attaché. Il a envoyé aux Pères Provinciaux de France une note significative que j'ai sous les yeux : « Ce que fut l'histoire de *Christus* des premières années, vous le savez : un miracle ! » Témoignage auquel fait écho, à sa façon, le P. Dhôtel dans *Les Jésuites de France*<sup>1</sup> : « Ce projet de *Christus*, jugé à l'époque aventureux même par les jésuites, a été réalisé avec un succès inespéré. » « Miracle », « inespéré » : ces mots ne me semblent pas justes. Disons simplement que la revue permit l'expression d'une force restée longtemps cachée. L'accueil qui lui fut fait apporta la justification d'une décision qui, sans cela, aurait été sans valeur et sans portée.

**H.M.** Vous avez donc fait l'expérience de rendre vie aux mots lorsqu'ils sont quelque peu figés ?

**M.G.** J'ai vécu une expérience qui m'a ouvert les yeux. Comme je venais d'arriver à Paris, à l'automne 1952, je dus remplacer un Père rendu indisponible pour donner une retraite de dix jours. Naturellement, comme j'étais assez novice dans ce métier, j'ai cherché dans la bibliothèque de la maison des commentaires qui m'aideraient à préparer les entretiens et les exposés que je devais avoir avec les retraitants. Quel choc ai-je alors éprouvé ! Rien dans cette littérature ne pouvait m'aider dans mon rôle d'accompagnateur, et rien non plus qui ouvre aux retraitants des chemins proprement spirituels. Ces livres que je consultais étaient remplis de remarques moralisantes et de conseils en vue d'une application stricte de la méthode. Je ne veux certainement pas porter un jugement sur les « prédicateurs » de retraite qui ont su trouver les paroles source de vie à travers des instruments trop pauvres. Mais, pour donner une réponse vraie à la question que vous me posez concernant les raisons de la création de

1. Desclée de Brouwer, coll. « *Christus* », 1987.



*Christus*, je dois dire que libérer la grâce des Exercices a été pour moi un but explicite et toujours conscient. Le choc reçu en présence de mes retraitants de 1952 a été un choc fécond. Et il l'a été de manière indirecte et quelque peu paradoxale. Là où semblait s'imposer volontarisme ou moralisme au nom du texte de saint Ignace, il fallait réinterroger le texte. La fondation de *Christus* est pour moi très liée à une redécouverte des Exercices, dans leur vocabulaire, leur style, leurs pré-supposés culturels. Si bien que le désir d'échapper à la littéralité de la méthode ramenait à cette même littéralité, mais réinterprétée comme le lieu d'une expérience de Dieu.

*H.M. En janvier 1954 sort le premier numéro. Le liminaire a dû être soigneusement travaillé...*

*M.G. Voici ce que nous écrivions dans le liminaire du premier numéro :*

« Nous présentons aujourd'hui à tous ceux qui aiment à réfléchir sur les réalités où se trouve engagée leur vie chrétienne, une revue qui voudrait les aider dans leur prière et leur action.

Revue de spiritualité, elle ne devra négliger ni la théologie, ni l'Écriture, ni la pastorale, ni la liturgie, ni aucune de ces sciences qui touchent au mystère de Dieu et au rayonnement de l'Évangile. Elle ne les envisagera pourtant ni directement, ni pour elles-mêmes : aussi bien ces sciences sont-elles déjà étudiées en d'autres revues. Se plaçant toujours au point de vue de l'âme en qui agit la grâce de Dieu, elle s'intéressera à tout ce qui permet de fonder, de clarifier, d'épanouir les relations de chacun avec son Seigneur et avec ses frères, en même temps que de sceller la communauté de charité qui édifie le corps de l'Eglise. Son centre de perspective restera toujours le mystère chrétien tel qu'il est concrètement vécu par les âmes, même les plus simples, qui sont dociles à la grâce ou qui aspirent à le devenir. Reconnaissant toutefois le lien qui unit inséparablement l'effort du fidèle vers la sainteté et celui du théologien vers la connaissance du donné révélé, elle devra se référer sans cesse à la doctrine, non par ambition scientifique, mais par docilité aux exigences d'une vie spirituelle authentique.

Revue ignatienne, elle s'efforcera de traduire les intuitions capitales de celui qui ne fut pas seulement un fondateur d'Ordre, mais un maître d'une originalité incontestée. Elle devra, sur ce point, poursuivre un triple effort : éclairer fidèlement les événements spirituels qui, marquant la vie d'Ignace de Loyola, ont dessiné peu à peu dans son âme et dans son action les traits de ce que nous appelons aujourd'hui sa spiritualité ; discerner les courants scripturaires et traditionnels qui l'animent ; préciser, autant qu'il est possible, les

attitudes apostoliques qu'elle commande. En tout cela, nous ne serons pas tentés par les recherches savantes : d'autres s'en acquittent fort bien, dont nous utiliserons les travaux avec reconnaissance. Pour nous, nous aimerons trouver en saint Ignace, selon le mot d'un de ses premiers disciples, "une lumière qui dans le Christ saisit, meut et dirige", pour nous aider à travailler plus efficacement dans l'Eglise militante.

Nous n'avons d'ailleurs pas la prétention de révéler la spiritualité ignacienne. Nombreux sont ceux qui déjà en vivent, consciemment ou confusément. La diffusion des "traités" où cette spiritualité est exposée, les retraites selon les Exercices, les recollections, l'influence d'Instituts religieux ou d'Unions spirituelles diverses qui se réclament de son esprit, tout cela a contribué à répandre largement les idées fondamentales apportées par saint Ignace. Ceux qui les ont acceptées comme la lumière de leur vie seront heureux, pensons-nous, de notre effort. Les autres, qui les ignorent ou peut-être s'en défient, ne nous en voudront pas de souhaiter leur faire découvrir ou mieux connaître une source spirituelle que notre Saint Père le Pape Pie XII disait être "l'une des plus efficaces pour la régénération spirituelle du monde". »

**H.M.** *On compte beaucoup de spiritualités sur le marché à notre époque ! Les spiritualités se veulent toutes actuelles. Qu'est-ce qui fonde l'actualité d'Ignace ?*

**M.G.** On se heurte toujours à un problème qui est un problème vital. Comment se livrer totalement à une expérience qui est l'expérience du dynamisme de l'Esprit ? Comment le dynamisme de l'Esprit se manifeste-t-il aujourd'hui ?

Chacun doit se situer par rapport à cet appel. Au cours de la première année de *Christus* se produisit un accord spontané de plusieurs collaborateurs autour de l'expérience que saint Ignace résume par la formule « trouver Dieu en toute chose ». Les termes de *prière* et d'*action* prenaient pour nous une importance jusque-là insoupçonnée : ils révélaient l'essentiel de la vie spirituelle du chrétien, constamment appelé à vivre dans l'unité les deux amours de Dieu et des hommes. C'était l'époque où le P. Léon-Dufour achevait à Enghien son *Saint François-Xavier. Itinéraire mystique de l'apôtre* (décembre 1952)<sup>2</sup> ; où le P. de Certeau commençait sa traduction du *Mémorial* de Pierre Favre<sup>3</sup> en donnant déjà à la revue des extraits du texte qu'il publiera quelques années plus tard ; où le P. Hostie étudiait pendant son Troisième An les commentaires de Nadal sur « le cercle de l'action et

2. Publié initialement aux Editions de l'Epi, cet ouvrage a fait l'objet d'une refonte chez Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1997.

3. Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1960.

de l'oraison » et en donnait l'essentiel dans la revue d'avril 1955. Il serait fastidieux de continuer une telle liste. Je voudrais seulement montrer qu'une inspiration commune présidait réellement à notre travail. Et c'était pour moi une source de grande joie.

Mais cette inspiration était l'expression du désir des lecteurs ! Ce point central de la spiritualité ignatienne se révélait être un point de convergence des questions et des désirs de la conscience contemporaine. C'est sur ce fondement que la revue put, avec les années, se construire. Il y eut, bien sûr, quelques avis négatifs, mais les réserves qui, dans les débuts, accompagnaient parfois les compliments se faisaient plus tolérantes. C'est d'ailleurs pour éviter tout malentendu que, dans mon article intitulé précisément « Trouver Dieu en toute chose » (paru en avril 1955), j'ai donné aux textes de saint Ignace une place presque excessive. Ce ne fut pas inutile, toutefois, car ces textes ont souvent, par la suite, été repris et commentés.

*H.M. Une dernière question : la revue Etudes et la revue Christus ? Un rameau fertile se détache du grand tronc avec l'accueil qui vous est fait à la maison des Etudes. Et vous-même, au bout d'une dizaine d'années, passez de Christus aux Etudes. S'agit-il des mêmes terrains ?*

M.G. Ce ne sont pas les mêmes terrains, mais je ne me suis pas senti tellement dépaycé. Après une dizaine d'années à *Christus*, je me sentais plus sûr de moi, des méthodes de travail, soucieux d'ouverture aux autres et de la découverte du monde contemporain... Cela se passait en 1962.

*H.M. Vous pensiez rester aux Etudes, mais vous êtes rattrapé par le succès de Christus, pourrait-on dire. Vous êtes élu à la Congrégation générale qui, en 1965, devait mettre le P. Arrupe à la tête de la Compagnie de Jésus. On peut dire que vous arrivez à Rome et dans une assemblée universelle de jésuites en pleine transformation, parce que c'est la 31<sup>e</sup> Congrégation générale qui a été la plus féconde pour le XX<sup>e</sup> siècle, malgré les apparences. Vous constatez sans doute avec joie des fruits de Christus dans les mentalités des jésuites des différentes provinces, hors de l'aire francophone.*

M.G. *Christus* avait un bon tiers d'abonnements à l'étranger. Etant à Rome à ce moment-là, ce n'était pas en tant que Français que les gens me parlaient, c'était en tant que représentant d'un courant spirituel qui débordait le cadre de la culture française.

*H.M. L'étonnant, c'est que la greffe avait pris en France, alors que les traditions antérieures de la Compagnie semblaient y mettre des obstacles.*

**M.G.** C'est ce que j'ai écrit dans le premier numéro :

« En donnant à notre revue le titre de *Christus*, nous n'avons pas cherché l'originalité. On peut sans doute nous le reprocher. Il nous a paru cependant que rien ne pourrait dépasser en force et en éclat ce Nom qui absorbe en lui-même tous les autres noms et qui nous permet de nous rattacher sans ambages à Celui en qui nous nous reconnaissons tous. Une revue ignatienne aurait-elle pu, d'ailleurs, prétendre à un titre qui la définit plus précisément alors que le Christ notre Seigneur, dans sa Personne, dans son Œuvre, dans son Royaume, fut le maître passionnément aimé et servi du mystique comblé de joie à être "le compagnon de Jésus", et du fondateur qui souhaite voir inscrites sur toutes les maisons de son Ordre les trois lettres formant le sceau de Jésus Sauveur des hommes ?

C'est pour placer ainsi notre revue, dès son départ, au cœur même de l'idéal qu'elle veut servir, que plusieurs articles de ce premier numéro seront consacrés à la présence du Christ dans nos vies spirituelles. Quelques pages ne peuvent épuiser un tel sujet. Mais il faut commencer, et les échanges établis avec nos lecteurs nous aideront à poursuivre. »

*H.M. Nous sommes dans les années qui précèdent le concile Vatican II.*

**M.G.** A la lumière de ce qui se manifestait à l'occasion du Concile, j'ai senti que le travail de *Christus* était juste, qu'il allait tout à fait dans le même sens. Je l'ai éprouvé surtout dans les années qui ont suivi la naissance de la revue, au moment où j'ai quitté *Christus*. J'arrivais aux *Etudes* où je recevais depuis Rome les chroniques du P. Rouquette. J'ai alors relu spontanément, comme une grâce, le travail des dix années qui avaient précédé. Je me suis dit que la revue *Christus* avait trouvé sa place dans l'histoire.

**CDrom : Les bulletins de la Bienfaisance**

Articles sur la pédagogie des Exercices

de Maurice Giuliani

pour la promotion des Exercices spirituels dans la vie.

*Pour tout renseignement, s'adresser à :*

Françoise Delivet - 27, rue Alfred Fournier - 92370 Chaville

01 47 50 56 69 - francoise.delivet@free.fr